

LES CAPTIFS GURUNSI DANS LA TRAITE INTERRÉGIONALE ET LA TRAITE ATLANTIQUE DU XVIII^e AU XIX^e SIÈCLE.

Hyacinthe Wendlarima OUÉDRAOGO

(Maître-Assistant

Université Nazi BONI, Bobo-Dioulasso/Burkina Faso)

gtpresswendho@gmail.com

(+226) 76 26 71 90

Yemdaogo Vincent KABRÉ

Doctorant à l'Université Joseph KI-ZERBO,

Ouagadougou/Burkina Faso

yemdaogovinentkabre@gmail.com

66 89 55 96

Résumé :

Les Gurunsi sont un groupe ethnoculturel composé de six sous-groupes ethniques que sont les Nuna, les Kasena, les Lèla, les Sissala, les Winyè et les Puguli. Ces sociétés ont connu la pratique interne de l'esclavage qui fut un moyen de production avec des formes sociales variées d'un sous-groupe à l'autre. Au-delà de cette pratique secrétée par la société ou introduite par le contact avec d'autres peuples, le pays gurunsi a été considéré, pendant de longs siècles, comme un vivier d'esclaves par les formations politiques voisines situées au nord et au sud. Il a, de ce fait, été la cible des raids esclavagistes. Ces captures d'esclaves ont alimenté les circuits interrégionaux de la traite des esclaves au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Avec la complicité des marchands yarse et dioula, les captifs d'origine gurunsi ont été répandus et monnayés dans plusieurs marchés d'esclaves. Ces esclaves étaient vendus dans les royaumes moose, mais aussi ailleurs dans les régions lointaines du nord (Dori, Tombouctou, Djenné, Ségou, etc.), et côtières du sud (Salaga, Kintampo, Yendi, pays ashanti, etc.). A partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'hégémonie des théocraties musulmanes et l'invasion zaberma ont porté la traite des captifs gurunsi à des paliers jamais égalés. La multiplication des razzias a constitué une véritable hémorragie humaine au profit de la traite atlantique et de la traite vers d'autres régions de l'Afrique centrale et septentrionale.

Mots clés : esclave, Gurunsi, marchands, razzia, traite.

Abstract:

The Gurunsi are an ethnocultural group composed of six ethnic subgroups: the Nuna, the Kassena, the Lèla, the Sissala, the Winyè, and the Puguli. These societies experienced the internal practice of slavery, which was a means of production with varied social forms from one subgroup to another. Beyond this practice, secreted by society or introduced through the contact with other peoples, the Gurunsi country was considered for many centuries as a breeding ground for slaves by neighbouring political groups located to the north and south. It was, therefore, the target of slave raids. These slave captures fuelled the interregional circuits of the slave trade during the 18th and 19th centuries. With the complicity of Yarse and Dioula slave traders, the Gurunsi captives were distributed to the slave markets of the Moose kingdoms but also far to the north (Dori, Timbuktu, Djenné, Ségou, etc.) and to the south, in the coastal areas (Salaga, Kintampo, Yendi, Ashanti country, etc.). In the second half of the 19th century, the hegemony of Muslim theocracies and the Zaberma invasion brought the Gurunsi slave trade to unmatched levels. The increase in raids resulted in a real human haemorrhage, benefiting the Atlantic slave trade to other regions of central and North Africa.

Keywords: slave, Gurunsi, merchant, raid, slave trade.

Introduction

L'esclavage et la traite négrière sont des pratiques qui ont touché plusieurs sociétés précoloniales africaines. Malgré l'abolition de l'esclavage par les États Européens, au cours du XIX^e siècle, la traite entre États et la traite atlantique ont continué à drainer beaucoup de captifs en Afrique occidentale et au-delà. Le pays gurunsi, situé alors entre les États du nord (les royaumes *moose*, le Liptako et les empires soudano-sahéliens) et les États du sud (le Dagomba, le pays *ashanti*, etc.), a été considéré, durant des siècles, comme une zone propice aux razzias et à la capture d'esclaves. Si cette région fut considérée comme un vivier d'esclaves et traitée comme tel par les peuples

et Etats voisins, c'était en partie lié au fait que, sociologiquement, les Gurunsi ne disposaient pas d'une forte armature politique et militaire capable d'assurer leur sécurité et de dissuader les chasseurs d'esclaves. Il importe, de nos jours, que l'histoire apporte des éléments de réponses sur la pratique de l'esclavage en pays *gurunsi*, la participation des captifs *gurunsi* à la traite interrégionale et la traite atlantique au cours des siècles qui précèdent la pénétration coloniale. Ces préoccupations autorisent quelques interrogations. Les sociétés *gurunsi* ont-elles connu la pratique interne de l'esclavage ? Dans quels contextes historiques, peut-on situer et expliquer la présence des captifs *gurunsi* dans la traite sous-régionale ? Quels sont les facteurs historiques qui justifient le maintien et l'accroissement de ces captifs dans la traite interrégionale, voire atlantique, jusqu'à la fin du XIX^e siècle ? La portée sociale de cet article est double : d'une part, l'étude apporte un éclairage sur une facette importante de l'histoire des sociétés *gurunsi*, et d'autre part, elle permet de lever un coin du voile sur des similitudes civilisationnelles et sur l'interculturalité induites par les vastes mouvements de populations consécutifs à la traite humaine.

L'étude est bâtie principalement sur l'analyse des documents écrits et de la littérature orale. Certains récits de la tradition orale que nous mettons à profit ont été recueillis avant nous par des chercheurs et consignés dans des documents écrits. Pour une question de complémentarité, nous avons recueilli nous-même, d'autres récits à travers les villages du Gurunsi. La démarche analytique a permis de croiser les données écrites avec celles orales, tout en les complétant avec les informations tirées des archives.

Ce travail est structuré en trois parties. D'abord, il s'attarde sur l'esclavage traditionnel dans les sociétés *nuni*, *kasena*, *lèla*, *sissala* et *winyè* qui composent le grand groupe *gurunsi*. Ensuite, il présente l'introduction des captifs *gurunsi*

dans les circuits de la traite interrégionale par les formations politiques voisines. Enfin, l'étude élucide les faits qui sous-tendent l'explosion du nombre de captifs *gurunsi* dans la traite atlantique au cours du XIX^e siècle.

1. L'esclavage traditionnel local dans les sociétés *gurunsi*

En termes de pratique d'esclavage, l'historiographie dominante est telle que les mentalités sont plus informées sur les traites orientales et atlantiques. Mais, il est bien établi que plusieurs sociétés africaines ont connu l'esclavage traditionnel avant le contact avec le monde oriental et surtout avec le monde occidental (M. Bazémo, 2007, p. 21). Les Gurunsi font partie de ces sociétés qui ont connu cette forme d'esclavage local. L'esclave a connu une double application. En effet, d'une part, indépendamment de l'organisation interne, qui était favorable à l'institution de la servitude, l'esclavage, dans ces sociétés, a été entretenu par les formations politiques alentours. D'une part, l'esclavage n'est pas une pratique étrangère aux sous-groupes *gurunsi* dans leur ensemble, car traditionnellement, tous ces groupes ont connu cette pratique en leur sein. Chez les Nuna, les Kasena, les Sissala, les Léla, les Pugli et les Winyè, on rencontrait de nombreux esclaves. Dans son article consacré à l'esclavage au Kassongo, M. Gomgnimbou (2001, p. 35) soutient ceci : « tout comme le pouvoir politique (paari), l'esclavage faisait donc partie des institutions sur lesquelles reposait l'organisation socio-politique du Kassongo [pays kasena] précolonial ». La pratique de l'esclavage chez les Sissala est attestée par L. Tauxier (1912, p. 346) : « les Sissalas avaient des esclaves avant les Djermabé, maintenant ils n'en ont plus dans la plupart des localités ». Dans des villages *sissala*, il existait de nombreux maîtres d'esclaves. Les villages de Yoro, de Zamouna et de Boura en avaient en grand nombre avant

l'arrivée du Blanc ⁽¹⁾. Les preuves de la pratique ancienne de l'esclavage chez les Nuna nous sont fournies aussi par L. Tauxier (1912, p. 158) : « Les Nounouma avaient des captifs avant l'invasion djerma. Mais ceux-ci les en dépouillèrent presque complètement... ». M. Duval (1986, p. 47-51) non seulement évoque la pratique ancienne de l'esclavage chez les Nuna mais nous en donne les conditions de traitement et d'intégration sociale. Pour Tabio Nama ⁽²⁾, ce sont les riches Nuna et surtout les chefs de villages qui possédaient des esclaves achetés ou capturés lors des guerres. Nama Pébio ⁽³⁾ précise que c'est auprès des caravaniers que les chefs et les riches acquéraient les captifs étrangers pour les corvées. Les captives étaient souvent données aux captifs pour que leur procréation accroisse le nombre de travailleurs serviles. Dans les villages de Poura et de Nébou, la population possédait des esclaves domestiques qui constituaient la force de production aussi bien dans les mines que dans d'autres activités. Fara a probablement connu, en plus des esclaves domestiques, un esclavage de traite attesté par la présence d'entraves pour les captifs (J. B. Kiéthéga, 1983). Chez les Lèla, qui possédaient aussi des esclaves, ces derniers avaient le même statut social et ont joué la même fonction économique et sociale que chez les Nuna et les Kasena (L. Tauxier, 1924, p. 154).

Les causes ou la genèse de la pratique de l'esclavage chez les Gurunsi ne sont pas bien connues. Il est possible que les Gurunsi se soient inspirés des peuples voisins, notamment les Moose qui, durant des siècles, ont mené des raids réguliers dans le but de s'approvisionner en captifs ⁽⁴⁾. M. Bazémo (2007, p. 75) estime que la faim et le dénuement furent de tristes réalités qui ont permis le maintien et le commerce des captifs à l'époque précoloniale. Pour des besoins vitaux, il arrivait que des gens

¹ ZALVE Marc, traducteur sissalaphone, enquête du 07/09/2020 à Léo.

² NAMA Tabio, chef du village, enquête du 1^{er} /10 / 2009 à Sapouy.

³ NAMA Pébio, chef du village de Sapouy, enquête du 10/04/2025 à Sapouy.

⁴ NAMA Pébio, chef du village de Sapouy, enquête du 10/04/2025 à Sapouy.

vendent leurs enfants où se lancent dans la capture d'esclaves qu'ils vendaient aux marchands. Les esclaves provenaient de trois principales sources : la réduction de prisonniers de guerre à l'état d'esclaves ; l'acquisition par achat et les esclaves qui le sont devenus par la descendance, c'est-à-dire ceux issus de parents esclaves. Toutefois, les enfants nés de parents esclaves n'étaient pas perçus comme des captifs de premier degré par le maître mais comme ses « enfants ». Ils bénéficiaient, de ce fait, d'un allègement de leurs conditions serviles et pouvaient hériter des biens du maître à son décès. M. Duval (1986, p. 51) parle « d'une captivité qui s'étend sur une génération ». L'intégration de l'esclave dans la famille du maître se traduisait par l'adoption du patronyme du maître. Ceux-ci, pouvaient avec le temps, devenir des membres de la famille en adoptant le nom du maître ⁽⁵⁾. Cette socialisation de l'esclave était la preuve qu'en pays *nuni*, sa condition n'entamait pas la dignité humaine. Il arrivait tout de même que certains maîtres infligent, à leurs captifs, des traitements inhumains. Les esclaves acquis pouvaient être affranchis à condition de témoigner de leur fidélité au maître et de leur ardeur au travail.

Comme partout, les captifs de traite ou de guerre, s'ils ne pouvaient pas se racheter eux-mêmes, pouvaient du moins être rachetés par leur famille, mais les captifs de case ne le pouvaient pas, étant nés dans la maison et faisant par conséquent partie désormais de la famille. Dans ces conditions et pour la même raison, ils ne pouvaient pas, en revanche, être vendus. Tandis qu'on pouvait vendre (ou revendre) captifs de guerre et captifs de traite. Bref, ces derniers n'étaient pas encore incorporés à la famille, mais leurs enfants l'étaient de façon absolue. (L. Tauxier, 1912, p. 161).

⁵ NAMA Tabio, chef du village, enquête du 1^{er} /10 / 2009 à Sapouy.

Le rôle des esclaves fut essentiellement social et économique. Ils participaient aux travaux champêtres, à l'entretien du troupeau, à la construction des habitations et à bien d'autres tâches domestiques ⁽⁶⁾. La production métallurgique a surtout bénéficié de la main d'œuvre servile. Mobilisés par les familles forgeronnes ou métallurgistes, les esclaves ont participé à la construction des fourneaux de réduction, à la recherche du combustible, à l'exploitation du minerai, à son traitement, à son chargement, à son transport, etc. Les esclaves participaient également à la défense des villages en cas de guerre ⁽⁷⁾. En plus de cette importance économique et militaire, l'esclavage était pourvoyeur d'épouses et donc d'héritiers. S'il arrivait que des maîtres fassent de leurs esclaves des concubines ou des épouses, certains célibataires ou monogames acquéraient des jeunes captives dans le but de les épouser par la suite. M. Bazémo a recueilli, à ce sujet, un témoignage très illustratif :

Je suis moi-même petit-fils d'une esclave. Ma grand-mère maternelle était une Gurunsi que mon grand-père avait achetée parce qu'il n'avait pas d'épouse. Il l'a surnommée "goam sayâ" parce que, maintenant que j'ai celle-là, finies les médisances. C'est par ce nom qu'elle était connue dans le village de mes oncles maternels. Elle a mis au monde deux fils et une fille, ma mère. C'est vous dire qu'avant, si on n'avait pas d'épouse ou d'enfants, on s'en procurait par l'esclavage. (M. Bazémo, 2007, p. 124).

Si l'esclavage local fut un moyen de production qui, du reste, a participé à l'organisation de la société *gurunsi*, il allait

⁶ NEBIE Jonas, traducteur nuniphone, enquête du 25/02/2025 à Léo

⁷ NAMA Boubou Joachim, retraité, enquête du 12/04/2025 à Sapouy

en être autrement de la traite imposée par les peuples voisins.

2. La traite interrégionale des captifs *gurunsi*

Les royaumes *moose* ont été les entités politiques qui ont le plus perturbé la quiétude des territoires *gurunsi*. À la suite de ces royaumes, d'autres formations politiques, de façon sporadique, ont participé à cette chasse à l'homme au gré des incursions militaires ou de l'évolution politique sous-régionale.

2-1. La traite des esclaves *gurunsi* dans les royaumes *moose*

Parallèlement à l'esclavage interne, qui était pratiqué dans les pays *gurunsi*, et dont les captifs se composaient aussi bien de *Gurunsi* que d'étrangers, des groupes armés y faisaient des incursions pour capturer des bras valides. A ce sujet, les *Moose* furent, depuis le milieu du XVI^e siècle, les principaux auteurs des guerres de pillage et de razzias d'esclaves dans les espaces *gurunsi*. En fait, « les Nuna orientaux et septentrionaux ont eu à subir depuis plusieurs siècles les attaques des Mossi leurs voisins. Ceux-ci venaient prendre des esclaves chez eux de façon assidue et conséquente » (M. Duval (1986, p. 16). Comme le souligne M. Bazémo (2007, p. 44), « les Moosé considérant que tous autres leur étaient inférieurs, ne leur accordaient de valeur que quand ils étaient à leur service. Fort du rang qu'il s'était donné, le Moaga estimait normal de capturer tous ceux qui n'étaient pas des Moosé ». Plus loin il ajoute : « Tous les non-Moosé n'étaient pas pour autant leur cible pour l'esclavage, mais les proches voisins et ceux qui étaient dépourvus de tradition guerrière - tels les Bissa, les *Gurunsi* et les Sana - ont assurément fourni les cibles privilégiées pour leurs attaques » (M. Bazémo, 2007, p. 44). Dans son article intitulé « L'apport de l'esclavage dans la construction de l'ethnie *gurunsi* au Burkina Faso », le même auteur donne d'autres explications qui

permettent de mieux les préjugés qui animaient le Moaga et qui le poussaient à avoir tendance à asservir le Gurunsi :

Les Gurunsi, exceptée la nuance chez les Kassena, ignoraient la chefferie, la raison fondamentale de l'auto-sublimation du Moaga qui la percevait comme la trouvaille des grandes intelligences. Le Gurunga, pour le Moaga, était un autre barbare. Ainsi campés, les Kassena, les Sissala, les Nuna, les Lyela étaient indiqués pour être réduits en servitude chez les Moose (...). Gurunsi était ce terme générique par lequel les Moose avaient opéré ici le rassemblement d'une multitude de peuples qu'ils pillaient. (M. Bazémo, 2001, pp. 10-11).

Les incursions des Moose furent intensifiées sous le règne de *naaba* Bilgo, fondateur de la chefferie de Nobéré. Les « populations subirent durement des raids esclavagistes de ces États centralisés » (M. Gomgnimbou, 2001, p. 44). Depuis la formation de leurs royaumes, les Moose furent le peuple qui a le plus troublé le pays *nuni* pour le besoin d'esclaves. Considérés ainsi comme des « êtres inférieurs » aux Moaga, les Gurunsi et aussi d'autres peuples tels les Bissa, les Sana, furent les cibles des raids esclavagistes. Ce fait trouve son explication dans l'organisation sociopolitique de ces peuples dépourvus d'armées de métier bien structurées et aussi à cause de la proximité de leur territoire des royaumes *moose*. (M. Bazémo (2007, p. 58). Pour lui, l'asservissement se fondait aussi sur l'argument de la puissance militaire des sociétés politiquement mieux organisées par rapport aux autres. Avec leurs voisins de l'ouest et du sud, les Moose ont donc privilégié des rapports conflictuels qui prenaient la forme de razzias grâce auxquelles ils s'emparaient d'hommes et de femmes qu'ils réduisaient en esclaves (M. Bazémo, 2001, p. 1). Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les Gurunsi

étaient encore victimes des attaques des Moose. L. G. Binger (1980, chap. X, p. 1) fut témoin, en juillet 1888, de nombreuses captures d'esclaves par les hommes de Boukary Koutou, alors prince tombé sous la disgrâce du *Moogo-naaba* Sanem. L'expédition avait permis d'engranger vingt-deux captifs. De ce butin, l'explorateur reçut trois femmes *gurunsi* comme présent du prince. C'est sans doute l'importance du phénomène prédominant à la fin du XIX^e siècle qui amène cet explorateur à qualifier le pays *gurunsi* de vivier d'esclaves pour les Moose :

Le Mossi n'a jamais annexé le Gourounsi, tout simplement parce qu'il ne pourrait plus le ravager ; si au contraire il vit en hostilité avec lui, il y trouvera son profit, puisqu'il aura toujours la ressource de capturer ses habitants. Je ne puis trouver de meilleure comparaison qu'en appelant le Gourounsi " le vivier du Mossi". (L. G. Binger, 1980, chap. X, p. 1).

À propos de Boukary Koutou, l'auteur écrit : « ses cavaliers, de temps à autre, font irruption dans la banlieue de quelques villages du Gurunsi ou du Kipirsi et s'emparent par surprise des habitants occupés aux cultures ou à chercher du bois » (L. G. Binger, 1980, chap. X, p. 470). Plus tard en 1889, c'est sous la pression de sa garde constituée de captifs *nuna* que le même prince Boukary Koutou fut désigné comme successeur du *Moogo-naaba* Sanem alors que le conseil électoral lui était défavorable. Quant à A. A. Dim Delobsom, il écrit : « le pays Mossi a été de tout temps un réservoir de chevaux. Aussi les Mossi se rendaient-ils à Léo troquer leurs bêtes contre des esclaves ou échangeaient tout simplement ceux-ci aux Sonrhais contre des cauris ». (A. A. Dim Delobsom, 1932, p. 86). A. M. Duperray (1984, p. 53) précise que le prince Boukary contraint à l'exil à la périphérie du pays *gurunsi* par son successeur le

Moog-naaba Sanem avait profité de son séjour pour se former une armée constituée de captifs *gurunsi* très fidèles à lui pour sa défense mais aussi pour le commerce. À la fin du XIX^e siècle, le *naaba* Wobgo de Lallé avait aussi constitué une armée composée d'esclaves *gurunsi*.

Rakaye et Sagabtenga, des localités situées au sud du pays *moaaga*, aux abords du fleuve Nazinon dans la partie nord du pays *gurunsi*, étaient de grands centres commerciaux. Cette proximité géographique avec le territoire des Gurunsi a favorisé l'afflux de captifs *gurunsi* dans ces villages yarsé. Au début du XIX^e siècle, Rakaye et Sagabtenga étaient de grands marchés de captifs. Notre informateur Nama Pébio⁽⁸⁾ soutient que sa grand-mère fut vendue comme esclave à Sagabtenga avant de retrouver sa liberté au début de la colonisation. Les *nakomse* qui organisaient les razzias dans les villages *gurunsi*, allaient sur ces marchés et vendaient les captifs aux marchands, qui étaient les Yarse. Ainsi, « ... les *nakomse* apparaissent comme les premiers fournisseurs des Yarse en captifs *gurunsi*... » (A. Kouanda, 1984, p. 215). A leur tour, les Yarsé revendaient ces esclaves dans les marchés de la sous-région. (A. Kouanda, 1984, p. 152 et 212). Dans les royaumes *moose*, les esclaves étaient destinés à des tâches domestiques, aux travaux champêtres ou utilisés comme moyens d'échanges pour l'acquisition de chevaux, du sel, etc. Les filles étaient données en mariage aux guerriers en guise d'encouragement et d'invite à plus de dévouement et de loyauté (A. Kouanda, *op. cit.*, p. 212).

Ces multiples interventions des Moose et des Mamprusi dans la région s'expliquent par diverses raisons. Tout d'abord, il y a le fait que les routes commerciales qui reliaient ces deux États centralisés passaient par le pays *kasena* et *nuni* (M. Gomgnimbou, 2004, p. 42). En outre, dépourvue d'organisation politique impressionnante, la région était considérée comme un

⁸ NAMA Pébio, chef du village de Sapouy, enquête du 10/04/2025 à Sapouy.

réservoir d'esclaves. Ces raids esclavagistes dans le Gurunsi n'ont pas été sans conséquences.

Au-delà du pays *moaaga*, les Moose ont étendu la traite des Gurunsi dans les formations politique du nord. Parmi les esclaves que les Peul du Liptako achetaient avec les Moose, se retrouvaient des Gurunsi acheminés sur les marchés de la sous-région ⁽⁹⁾. Plus tard, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les Moose ont entretenu avec les Zaberma des rapports commerciaux dont les esclaves ont constitué l'un des moyens d'échanges. Les Moose avaient besoin d'esclaves qu'ils obtenaient avec les Zaberma en échanges des chevaux. « Le besoin constant de chevaux et d'armes pour les Zaberma explique cette permanence ou plutôt cette recrudescence de la traite. Les chevaux sont achetés aux Mossi ; selon Malam Abu, le Mogho Naba envoya 250 chevaux à Alpha Gazaré au moment de l'attaque de Kayao » (A. M. Duperray, 1984, p. 67). Les rapports de l'administration coloniale abondent dans le même sens. Le capitaine Millot, résident français du Gurunsi, rapportait en 1899 que les chevaux qu'on rencontrait en pays *gurunsi* provenaient du pays *moaaga*. Les esclaves, sans doute, étaient la monnaie de transaction privilégiée ⁽¹⁰⁾. À l'image des royaumes *moose*, d'autres peuples ont profité de la perméabilité du Gurunsi pour y lancer des raids ou étendre leur domination.

2-2. La traite des esclaves gurunsi par d'autres formations politiques

Les Yarse, ces populations de grands marchands, qui ont ouvert le pays *moaaga* au commerce interrégional ne se sont pas limités aux échanges des produits tropicaux et forestiers. Le commerce des esclaves fut une activité bien rentable. De Rakaye et de Sagabtenga, les Yarse ont ravitaillé les autres marchés d'esclaves des royaumes *moose* mais aussi des régions lointaines

⁹ SAWADOGO J. Daniel, acteur de développement social enquête du 07/04/2025 à Nassira.

¹⁰ Archives Nationales du Sénégal, ANS, n° 15 G 197, Cercle de Koury, 1899, Correspondance, Rapports, télégramme : Rapport politique du lieutenant Pauvrehomme, chargé de l'expédition des affaires du cercle de Koury à Monsieur le Colonel Lieutenant-gouverneur P.I. Kayes.

comme Dori au nord et Salaga au sud (A. Kouanda, 1984, p. 152 et 215). À partir du XVII^e siècle, la voie du sel et de la kola fut le principal axe du commerce entre les royaumes *moose* et le Dagomba. Elle passait par le Gurunsi et fut, de ce fait, utile au trafic des esclaves *gurunsi* vendus dans ces formations politiques centralisées. Cette voie qui fut longtemps dominée par les Yarse a aussi permis la pénétration de l'islam dans le Gurunsi et dans le Dagomba (M. Gomgnimbou, 1989, p. 4). Il importe de préciser qu'en plus des Gurunsi, les Yarse achetaient et revendaient des captifs *bissa*. Ils se permettaient même de voler des femmes et des enfants *moose* qu'ils allaient vendre au loin comme des captifs. Mais contrairement aux Moose et aux Zaberma, les Yarse ne menaient pas des raids pour la capture des esclaves dans le Gurunsi (A. Kouanda, 1984, p. 213-215). De fait, la capture était l'apanage des princes nakomsé, leurs partenaires des Yarsé en pays moaga.

L'axe Dori-Ouagadougou-Rakaye-Léo a longtemps servi au commerce du sel mais aussi des esclaves. Cette traite a perduré jusqu'à la période coloniale avant de décliner. Pour M. Bazémo y donne des précisions : « les Yarse y amenaient ceux [les esclaves] qu'ils avaient obtenus en pays moaga auprès des gens du pouvoir, notamment contre des cauris et, dans le sud Gurunsi, auprès des Zaberma » (M. Bazémo, 2007, p. 106). Cette affirmation est proche de celle soutenue par H. Diallo dans sa thèse de doctorat : « le pays mossi était l'un des lieux où les Peul du Liptako achetaient des esclaves d'origine gurunsi, capturés par les Djerma (Zaberma) et acheminés en pays mossi » (H. Diallo, 1979, p. 173). De l'aveu de Bali Napon, plusieurs esclaves *nuna* ont été vendus au Djelgodji, à Wa et bien loin du Gurunsi ⁽¹¹⁾. On comprend, de par ces postulats, que plusieurs peuples ont participé à la traque et à la réduction en esclaves des Gurunsi. Les Moose ont, pendant longtemps, été les intermédiaires dans l'alimentation des circuits sous-régionaux

¹¹ NAPON Bali, ancien combattant, enquête du 10/04/2010 à Yallé.

de la traite des esclaves. Ils ont fourni des eunuques et des captifs aux empires soudano-sahéliens (A. Kouanda, 1984, p. 216). À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, le territoire Nord-Gurunsi (pays *lyèla*) a subi les incursions des Peul Ferobé du Macina. Cette hégémonie *peul* a davantage accru la traque et la vente des esclaves *gurunsi*. Si les entreprises guerrières des Peul n'ont pas eu de grandes incidences politiques, elles ont mis de nombreuses personnes, notamment des femmes et des enfants, dans les marchés d'esclaves. Selon B. Bayili (1998, p. 23) :

(...) de nombreux villages voisins (*gurunsi*) furent détruits et leurs populations massacrées ou réduites en esclavage. En dehors de ces opérations, les Peulh animistes lancèrent vers le sud et vers l'ouest, des raids de cavalerie dont le but était plus le pillage et la capture des esclaves que la domination politique.

Au début du XIX^e siècle, la mise en place des théocraties musulmanes, comme celle d'Ousmane Dan Fodio, ont eu des répercussions sur les sociétés de la Boucle du fleuve Niger. Cette période est marquée par un prosélytisme musulman et des jihads lancés par plusieurs peuples islamisés. Entre 1840 et 1860, les jihads entrepris depuis Ouahabou par le Marka, Mamadou Karantao, puis son fils, Moktar Karantao, ont été des facteurs d'intensification de la traque et de la vente des esclaves dans la partie occidentale du pays *gurunsi*. Les Winyè et les Nuna de la boucle du Mouhoun furent profondément affectés par ces opérations militaires ⁽¹²⁾. Certains rapports de l'administration coloniale précisent qu'à la fin du XIX^e siècle, les Marka se sont livrés à la traite des esclaves vendus sur des marchés sous-régionaux comme Banéma, Ouarkoye, Baramandougou, San,

¹² NEBIE Badambié Dieudonné, responsable adjoint des masques de Pouni, enquête du 22/02/2020 à Pouni.

Djenné, Banamba ⁽¹³⁾. Les premières victimes de la guerre sainte lancée par les Karantao furent les Winyè ou Kô (M. Bazémo (2007, p. 62). Ces jihads lancés par les Marka a vu la participation des Moose du royaume du Yatenga. Les opérations des musulmans du Yatenga furent conduites par Yaya Guira, un marchand *yarga*. Il est donc bien possible que les captifs *gurunsi* se fussent retrouvés sur les marchés des centres commerciaux du Yatenga : Ouahigouya et Gourcy (M. Bazémo, 2007, p. 112). L'effervescence religieuse est difficilement dissociable du développement du commerce et de la traite des esclaves. C'est à la suite de ces raids très localisés que l'invasion *zaberma* a porté les pratiques esclavagistes à leur paroxysme.

3. Les captifs *gurunsi* dans la traite atlantique

La seconde moitié du XIX^e siècle fut très troublée pour l'ensemble du Gurunsi. En plus des menaces des siècles précédents et de l'émergence des théocraties musulmanes qui y faisaient des incursions, les Gurunsi doivent faire face à l'arrivée des hordes de mercenaires *zaberma* qui ont fait des razzias leur activité favorite.

3-1. *L'invasion zaberma et l'explosion de la traite des captifs gurunsi*

Dès 1732, le Dagomba était devenu un État vassal du royaume *ashanti*. Cette vassalité lui imposait un tribut annuel de deux cents esclaves dont cent hommes et cent femmes. À l'image des royaumes *moose* situés au nord, le Dagomba a fait du Gurunsi un vivier pour afin de pouvoir éponger sa dette envers les Ashante. Sauf qu'à partir du XIX^e siècle, les esclaves se faisaient de plus en plus rares dans la région, de sorte le Dagomba n'arrivait plus à honorer son tribut. Les Ashante

¹³ Archives Nationales du Sénégal, ANS, n° K 14, Cercle de Djenné, Rapport sur la captivité dans le cercle de Djenné.

menaçaient donc de saccager la capitale Yendi. C'est ce qui explique l'alliance entre Dagomba et Zaberma (S. A. Balima, 1996, p. 163). Même si la vassalité du Dagomba vis-à-vis des Ashante prit fin en 1874, avec la prise de Kumasi par les Anglais dirigés par le Général Garnet Wolsely, la traque des esclaves se poursuivit. Une coalition entre Dagomba, Zaberma et Sissala permit de perpétuer le commerce des esclaves.

Ce contexte régional explique comment les Zaberma sont arrivés en pays *gurunsi*. Leur itinéraire les conduisit progressivement du Delta du Niger au nord du Ghana actuel, où ils entrent en contact avec les Dagomba avant de se replier vers le Gurunsi. L'intervention des Zaberma dans le Gurunsi débuta vers 1860, au moment où Alpha Hanno était encore chef du mouvement, sur l'invite de Dalbazine, un chef du village *sissala* de Dolbizan dans le nord du Ghana. Ce dernier espérait, grâce à l'appui des Zaberma, avoir une mainmise sur ses voisins. Pour A. M. Duperray (1984, p. 62), Dalbazine espérait aussi maintenir les routes commerciales bien ouvertes à son profit. Mais de cette alliance, Dalbazine ne tira aucun profit durable. Les Zaberma ont aussi entretenu des relations avec Diwina Djolo, le chef de Yoro un autre village *sissala*. Ce dernier fit alliance avec les Zaberma, se convertit à l'islam et prit Issaka comme nom musulman. Parlant de cette collaboration, O. Yago (1985, p. 90) affirme : « les conditions d'arrivée des Zaberma à Yoro sont identiques à celle de Sati ». Mais, comme ce fut le cas de Dolbizan, le chef de Yoro finit par avoir les Zaberma sur son dos : son village se retrouva, à son tour, attaqué et assiégé par ses alliés d'hier et le même sort fut réservé aux populations (H. W. Ouédraogo, 2020, p. 105).

Après les Sissala, ce fut au tour des villages *nuna* de Cassou, de Bièha de Léo, de To de faire appel aux Zaberma pour des questions de conflits avec des voisins. Ce qui facilita l'implantation de ces envahisseurs au cœur du pays *nuni*. L'alliance politique fut de courte durée, car les Zaberma

commençaient à menacer la stabilité de la région. Les chefs *nuna* firent appel aux troupes du Dagomba dont l'appui leur permit d'expulser les envahisseurs. Ils trouvèrent refuge à Sati auprès de Moussa Kadio et purent refaire leurs forces (M. Gomgnimbou, 1994, p. 256). D'autres sources cependant estiment que c'est la rupture de l'alliance entre Zaberma et Dagomba qui explique leur repli à Sati (H. W. Ouédraogo, 2020, p. 103). Toujours fidèles à la trahison, les Zaberma ne purent conserver les rapports de bonne intelligence. L'amitié fut vite affectée par les divergences d'intérêts. À partir de 1885, Moussa Kadio et ses hôtes ne s'entendaient plus, et leurs armées finirent par être aux prises. Pendant trois ans, les Zaberma assiègent Sati où Moussa Kadio avait trouvé refuge avec les siens. La prise de Sati et la mort de Moussa Kadio ont eu pour conséquences d'exposer la région et de décupler les razzias et la traque des esclaves. Les Zaberma firent de Sati leur place forte. De là ils s'étendirent aux villages *sissala* et *nuna* voisins tels Longa, Nadion, Kawin, Kouri, Boutiourou Zamouna, Niabouri qu'ils pillèrent méthodiquement : « à partir de sati, ils lancent des raids en pays gourounsi, ravagent progressivement toute la région de l'ouest vers l'est, parvenant ainsi en pays kassena ». (M. Gomgnimbou, 1994, p. 257).

Les véritables tracas commencèrent vers 1880, quand Babato, successeur de Gazaré, fit du pays *gurunsi* son foyer d'activités. Avec une armée de plus en plus nombreuse et irrésistible, il multiplia les raids dans les pays *nuni* et *sissala* qui « semblaient être passés sous administration directe des Zaberma » (M. Gomgnimbou, 2004, p. 413). C'est entre 1882 et 1883 que les Zaberma intensifient leurs pillages sur le pays *nuni*. Les villages de Sapouy et de Cassou furent soumis aux exactions. Pour éviter la mise à sac et à sang de Léo, de Cassou et de Pissié, des rançons, faites de jeunes esclaves, ont été versées (L. Tauxier, 1912, p. 233).

Ce fut ensuite autour des Kasena de subir les raids des envahisseurs. En pays *kasena*, la désolation fut encore plus importante. Les villages de Tiakané, Kampala, Tiébélé, Guénou, Bounbou, Tougou, Tangassogo, Nahouri, Kollo et Songo furent attaqués, pillés puis incendiés (M. Gomgnimbou, 1994, p. 274-276). L'important butin se composait d'esclaves, de bétail, de vivres et de cauris. Malgré une résistance héroïque, les chefferies principales de Pô et Koumbili finirent par tomber aux mains des esclavagistes (H. W. Ouédraogo, 2018, p. 296).

Chez les Lèla, les raids *zaberma* ont été aussi dévastateurs. Dans bon nombre de villages, des hommes et des femmes furent saisis. Les pillages et la traque des esclaves se sont opérés au cours de deux grandes campagnes menées entre 1880 et 1894. Selon E. Bayili (1983, p. 346), Babato et ses troupes furent accueillis à Didyr par le chef de terre. B. Bayili (1998, p. 25) nous donne quelques précisions : « à partir de Didyr, sa base de sécurité, il pilla et captura des esclaves dans les villages alentours d'abord. Après avoir épuisé ces zones, les bandes *zaberma* se retournèrent ensuite et sans scrupule contre leur village hôte ». M. Bazémo (2007, p. 67) avance les mêmes idées : « de Didyr, la plupart des villages du Lyolo ont été ravagés comme Puun, Pwa, Dassa, Muxuun. Le butin rapporté à Didyr, village où ils ont entre-temps établi leur base, était essentiellement constitué d'esclaves ». Les *Zaberma* regroupaient les jeunes *léla* capturés à Yaba, un village situé dans la partie sud du pays *san* pour éviter leur évasion (M. Bazémo, 2007, p. 68). De là, ces captifs destinés à la vente, étaient acheminés sur les marchés locaux et lointains.

3-2. Les esclaves *gurunsi* dans les circuits de la traite atlantique

Il est vrai que c'est à partir du XIX^e siècle, avec l'émergence des théocraties musulmanes et l'invasion *zaberma*, que le nombre des esclaves *gurunsi* dans la traite atlantique

connut une explosion. Mais bien avant ces troubles, les captifs *gurunsi* étaient déjà dans les circuits de cette traite. Les captifs *gurunsi* n'ont pas alimenté que les États situés au nord du Gurunsi (royaumes *moose*, Djenné, Liptako, etc.). Les Yarsé ont aussi convoyé ces esclaves *gurunsi* vers les États du sud. Leur implication dans ce type de commerce entre le pays *moaga* et les pays de la côte est bien évidente. Sur la carte que dresse M. Bazémo (2007, p. 105) concernant les principales voies du commerce précolonial de la traite des esclaves et autres produits, on note bien l'existence d'échanges commerciaux entre le pays *gurunsi* et les pays du sud. Dans ce même ordre d'idées, M. Halpougoudou (2009, p. 274) précise que les Dioula avaient mis Ouagadougou au contact des grands centres commerciaux des côtes atlantiques et du Soudan nigérien. C'est dire que, bien avant les troubles du XIX^e siècle, les rapports commerciaux entre les royaumes *moose* et les pays de la côte atlantique ont favorisé la traite des esclaves.

La principale résultante des raids *zaberma* fut la réduction des populations capturées en esclaves suivie de leur mise dans les circuits de la traite : « une des conséquences immédiates de l'activité *zaberma* en pays kassena et Gourounsi en général, fut le grand nombre de captifs jetés sur les marchés de l'époque » (M. Gomgnimbou, 2001, p. 48). Pour le pays *kasena*, l'extrait suivant se veut un tableau sombre qui permet d'appréhender l'ampleur de la traque des esclaves :

Sur le plan socioéconomique, les conséquences humaines sont de loin les plus importantes. L'intensité du trafic des esclaves est soulignée aussi bien par les sources orales que les témoignages écrits (...) Le trafic des esclaves a eu pour conséquence de vider les hommes et les femmes les plus valides qui étaient capturés et vendus soit au

Ghana soit en pays Mossi. (Gomgnimbou, 1994, p. 279-280).

Du côté des Nuna, l'invasion *zaberma* a aussi jeté les populations dans les circuits de la traite. Le commerce des esclaves a mis le pays *nuni* en relation avec des régions voisines ou lointaines comme le pays *moaaga*, Salaga, Kintampo et Daboya. À la fin du XIX^e siècle, tous les esclaves que les Zaberma capturaient dans les villages *nuna* étaient vendus aux Dagomba, aux Marka, aux Yarse, aux Moose, aux Haoussa et aux Yoruba. Une fille de 15 ans valait 30.000 cauris, une fille de 18 ans 70.000 cauris et un jeune homme 30.000 cauris (L. Tauxier, 1912, p. 140-141).

En pays *sissala*, Issaka le chef de Yoro, s'était montré favorable aux pratiques esclavagistes avant la rupture de ses rapports avec les Zaberma. Il avait trouvé, dans les raids des Zaberma, une opportunité de profit et d'enrichissement. Le rapprochement du chef de Yoro avec les Zaberma a porté l'esclavage à son paroxysme dans la région. Les deux parties ont intensifié la traite qu'elles pratiquaient déjà. À partir de 1880, le chef de Yoro, appuyé par d'autres aventuriers *sissala*, a brillé dans ce trafic. La traque se faisait de village en village et de hameau en hameau. Des habitations de fortunes fut érigées pour le séjour de certains esclaves avant leur déportation ⁽¹⁴⁾. La construction d'un tel site renseigne évidemment sur l'importance du nombre des esclaves et aussi des dimensions régionales que l'esclavage a prises. Faisant allusion à cette ampleur, O. Yago (1985, p. 94) écrit : « le nombre élevé des captures ne permettait pas de construire des maisons d'esclaves spécialement aménagées à cet effet ». Le réseau commercial que le chef de Yoro avait mis en place lui permettait d'acheminer les esclaves vers le pays *ashanti* d'où il s'approvisionnait en armes et en poudre à canon (M. Bazémo, 2007, p. 117).

¹⁴ NADIE Issa Antoine, enquête du 26/06/2021 à Boura

Sur l'ensemble du Gurunsi, les auteurs qui le parcourent à la fin du XIX^e siècle sont unanimes sur l'impact de la traite des esclaves. Kurt Von François, par exemple, rapportait : « il y a peu de temps, ils ont ainsi ravagé un village de 3.000 âmes, ont emmené les habitants sur le marché de Salaga, enchaînés par groupe de vingt au moyen de colliers ». (Von François cité par A. M. Duperray, 1984, p. 66). Dans ce même ordre d'idée, L. G. Binger abonde :

J'ai trouvé une dizaine de Mandé originaires de Djenné, établis ici provisoirement pour y faire le commerce de sel et d'esclaves avec la colonne Gandiari. Ils portent à cet effet assez régulièrement du sel et du mil sur Oua et en ramènent des captifs qui leur servent à se procurer du sel à Mani et un peu de mil sur les marchés des environs (...) Une trentaine d'hommes de Dakay sont campés ici avec des charges de cette denrée (le mil), qu'ils vont échanger contre des captifs soit à Kassana, soit à Oua-Loumbalé. (L. G. Binger (1980, chap. X, p. 2).

Il est aussi connu que chaque fois que les Zaberma attaquaient un village, « ils en vendaient comme captifs la plupart des habitants qu'ils avaient pris, aux Oualas, Dafis Yarsé, Mossi, Haoussa, Yorouba, etc. » (Tauxier, 1912, p. 140). De l'avis de J. L. Boutillier, les Zaberma ont mis, sur les marchés locaux, de nombreux esclaves *gurunsi* :

(...) les razzias exécutées par les Zermabé de Gandiari et ensuite de Babato provoquent un afflux considérable de captifs d'origine "gourounsi" sur les marchés des villes des bassins des Volta. Les prix des captifs subissent des hausses sensibles qui en

permettent l'acquisition, même aux hommes les plus modestes. (J. L. Boutillier, 1975, p.274).

Depuis 1860, en effet, les Zaberma et les Dagomba avaient créé un réseau de vente d'esclaves à travers toute la sous-région, et qui s'étendait jusqu'en Afrique centrale. Certains chercheurs estiment qu'une partie des esclaves était destinée à la traite atlantique. (S. A. Balima, 1996, p. 164). Un grand nombre se retrouvait dans les activités agricoles et dans le mercenariat. Cette traite avait aussi pour destination les royaumes *moose*. Cette idée est justifiée par l'extrait suivant : « sur les marchés de Ouagadougou et même de certains villages du pays moaaga, des captifs gurunsi étaient vendus » (M. Gomgnimbou, 2004, p. 408). Ayant séjourné dans le camp de Babato lors du premier siège de Sati (1887), G. A. Krauze raconte: « les esclaves faits au cours du siège furent vendus, quelques-uns à Walembélé et Kintampo, d'autres à Salaga où l'acheteur du propre cheval de Krauze, Chérif Ibrahim s'en procura pour aller les vendre aussi loin que sur la côte du Togo » . (A. M. Duperray, 1984, p. 66). Deux ans plus tard, selon le même auteur, G. A. Krauze mentionnait « l'arrivée d'un marchand du Bornou, Birtchibitchi, auquel Babato devait 400 esclaves... » (A. M. Duperray, 1984, p. 100). Vers la fin du XIX^e siècle, de nombreux circuits pour la traite des esclaves s'étaient développés à travers le Gurunsi. Depuis Pô en pays *kasena*, en passant par les villages *nuni* proches du pays *moaaga* tels Bouganiama, Baouiga et Dalo, des marchés locaux de vente d'esclaves s'étaient mis en place et on y rencontrait des marchands d'esclaves venus de Djenné. Cette traite des esclaves les conduisait ensuite au sud jusqu'à Walembélé (A. M. Duperray, 1984, p. 67-68). Au regard de la dispersion des captifs dans diverses régions, il est probable que plusieurs se soient retrouvés dans les localités lointaines du Nigéria, du Maroc, du Fezzan, de la Libye (précisément Tripoli)

dont les voies de ravitaillement restent praticables jusqu'au milieu du XIX^e siècle (M. Bazémo, 2007, p. 113).

L'une des raisons explicatives de la mise des esclaves *gurunsi* dans les circuits de la traite atlantique est le besoin croissant des *Zaberma* à s'approvisionner en armes, en munitions et en chevaux. Si l'obtention des chevaux les obligeait à traiter avec les *Moose*, l'approvisionnement en armes à feu nécessitait des transactions lointaines avec les négriers positionnés sur la côte atlantique. Ce qui va expliquer la vente des esclaves *gurunsi* dans la région côtière de l'Afrique occidentale et même en Afrique centrale. A. M. Duperray nous en donne des indications :

Les armes et les munitions proviennent du sud, de Salaga en particulier, et de l'est, pays haoussa et même Bornou. Pour ce trafic là et comme pour le précédent, les esclaves sont la monnaie privilégiée. Ceci explique la dispersion des Gourounsis de la région côtière jusqu'au Tchad en passant par la vallée du Niger. (...). Babato a ramené des esclaves gourounsis travailler sur les bords du fleuve. (A. M. Duperray, 1984, p. 67).

On s'aperçoit que l'hégémonie *zaberma* dans le Gurunsi a abouti à une sorte de ponction, voire une hémorragie démographique (M. Gomgnimbou, 2001, p. 45). En effet, selon cet auteur,

Cette activité a vidé le Kasongo [pays kasena] d'une grande partie de sa population. C'étaient les hommes et les femmes les plus valides qui étaient raziés et vendus soit sur les marchés de Salaga, de Yendi etc., en Gold Coast, soit aux *Moose* qui en revendaient un certain nombre à des acheteurs venus de Djenné (au

Mali actuel) ou de l'Haoussa. (Gomgnimbou, 2004, p. 409).

Cette dépeuplement fut aussi constaté par certains explorateurs comme L. G. Binger. Ce dernier rapportait, en juin 1888, que plusieurs villages dans le Gurunsi, sous la pression des Zaberma, étaient déserts ; ce qui limitait la production agricole :

Le Gourounsi était bien peuplé avant que Gandiari [Gazaré] vînt y faire la guerre. J'ai traversé beaucoup de grandes ruines ; on voit aussi de nombreuses cultures abandonnées. Actuellement, le pays est à peu près ruiné, les villages à moitié abandonnés et l'on ne cultive plus avec beaucoup d'ardeur.

En parlant du camp de Babato, l'explorateur G. A. Krauze utilise les expressions « *the great robber camp* » c'est-à-dire « le plus grand repaire de voleurs du monde » (J. M. Kambou-Ferrand, 1993, p. 26). Ces termes font allusion au chaos généralisé que les razzias d'esclaves ont entraîné. Cette invasion a mis des milliers de Gurunsi dans les divers circuits de la traite atlantique.

Conclusion

La traite des esclaves *gurunsi* a atteint des proportions inimaginables que seule la recherche permet de sonder l'étendue et l'ampleur. De par son caractère continu entre les XVI^e et XIX^e siècles, elle a profondément marqué l'histoire de ce peuple composite. La traite des esclaves *gurunsi* a eu pour principaux acteurs les différentes formations politiques situées de part et d'autre du Gurunsi, et qui ont su profiter de l'émiettement

politique de cet espace pour y mener des incursions, durant plusieurs siècles. Du fait des relations commerciales inter-États et la mobilité des marchands *yarse* et *dioula*, les captifs *gurunsi* ont été dispersés dans les différents circuits de la traite. Cela informe aussi sur l'importance numérique des personnes esclavagisées et l'impact dommageable de cette pratique sur l'évolution politique et socioéconomique du Gurunsi.

Malgré l'abolition théorique de l'esclavage, prononcée en cascades, au cours du XIX^e siècle, par les tenants de la traite transatlantique, on note une recrudescence de la traque et de la vente, à contre-temps, des esclaves *gurunsi* qui, au-delà des circuits sous-régionaux et de la traite atlantique, se retrouvaient loin en Afrique centrale et septentrionale. La continuité de cette traite des Noirs jusqu'à la période coloniale permet de dire que l'abolition de l'esclavage par les Européens n'était que des aveux ou des mesures politiques sans grand effet sur le terrain. En plus de leur contribution au développement du commerce, l'esclavage et la traite furent aussi des traits d'union entre divers peuples : Gurunsi, Moose, Yarse, Peul, Dagomba, Songhaï, Ashanti, Marka, Dioula, Yoruba, Waala, Zaberma, etc. C'est dire que l'esclavage et la traite humaine sont des facteurs explicatifs des similitudes civilisationnelles et de l'interculturalité entre certains peuples africains.

Sources et références bibliographiques

1. Les sources orales

N°	Nom et Prénom (s)	Date de naissance	Profession/statut social	Date et lieu de l'enquête	Principaux thèmes des entretiens
1	NADIE Amadou	Né en 1959	Conseiller	Le 26/06/2021 à Boura	
2	NADIE Issa Antoine	Né en 1945	Chef du village de Boura	Le 26/06/2021 à Boura	

3	NAMA Boubou Joachim	Né en 1944	Retraité	Le 12/04/2025 à Sapouy	Histoire précoloniale du pays <i>gurunsi</i> , l'esclavage en pays <i>nuni</i> , <i>sissala</i> , <i>kasena</i> et <i>lyèla</i>
4	NAMA Pébio	Né en 1949	Chef du village de Sapouy	Le 10/04/2025 Sapouy	
5	NAMA Tabio	Né en 1939	Chef de village	Le 1 ^{er} /10/2010 à Sapouy	
6	NAPON Bali	Né vers 1916	Ancien combattant	Le 10/04/2010 à Yallé	
7	NEBIE Abdoul Fataho	Né en 1981	Agent communautaire	Silly le 12/04/2025	
8	NEBIE Enoc	Né en 1975	Traducteur <i>nuniphone</i>	Le 05/04/2025 Kation	
9	NEBIE Jonas	Né en 1959	Traducteur <i>nuniphone</i>	Le 25/02/2025 à Léo	
10	SAWADOGO J. Daniel	Né vers 1968	Pasteur et acteur de développement social	Nassira le 07/04/2025	
11	YARO Moussa	Né 1971	Cultivateur	Le 14/11/2020 à Koalaga	
12	ZALVE Marc	Né en 1945	Pasteur/ Traducteur sissalaphone	Le 07/09/2020 à Léo	

2. Les sources imprimées et d'archives

Archives de la Mairie urbaine de Sapouy. *Monographie de la province du Ziro*. 44 p.

Archives de la Préfecture de Léo, *Monographie de la Sissili*, 128 p.

Archives Nationales du Sénégal, ANS, n° K 14, Cercle de Djenné, Rapport sur la captivité dans le cercle de Djenné.

Archives Nationales du Sénégal, ANS, n° 15 G 197, Cercle de Koury, 1899, Correspondance, Rapports, télégramme : Rapport

politique du lieutenant Pauvrehomme, chargé de l'expédition des affaires du cercle de Koury à Monsieur le Colonel Lieutenant-gouverneur P.I. Kayes.

3. La bibliographie

BALIMA Salfo-Albert, 1996. *Légendes et Histoire des peuples du Burkina Faso*, Château-Gontier, Paris.

BAYILI Blaise, 1998. *Religion, droit et pouvoir au Burkina Faso : les Lyèlae du Burkina Faso*, Paris, L'Harmattan.

BAYILI Emmanuel, 1983. *Les populations Nord-Nuna (Haute-Volta) des origines à 1920*, Paris, Thèse de troisième cycle, Université de Paris IV.

BAZEMO Maurice, 2001, « L'apport de l'esclavage dans la construction de l'ethnie gurunsi au Burkina Faso », in *Cahiers du Centre d'Etudes et de Recherche en Lettres Sciences Humaines et sociales* (CERLESHS), premier numéro spécial, Université de Ouagadougou pp. 7-13.

BINGER Louis Gustave, 1980. *Du Niger au Golfe de Guinée, par le pays de Kong et le Mossi*, Hachette (vol II), Paris.

BAZEMO Maurice, 2007. *Esclaves et esclavage dans les anciens pays du Burkina Faso*, L'Harmattan, Paris.

BOUTILLIER Jean-Louis, 1975, « Les trois esclaves de Bouna », in *L'esclavage en Afrique précoloniale*, MEILLASSOUX Claude (dir), François Maspero, Paris, pp. 253-280.

DIALLO Hamidou, 1979. *Les Fulbé de Haute-Volta et les influences extérieures de la fin du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e siècle*, Paris, thèse de doctorat due 3^e cycle.

DIM-DELOBSOM Antoine Augustin, 1932. *L'empire du Mogho-Naba, coutumes des Mossi de la Haute-Volta*, Domat-Monchrestien, Paris.

DUPERRAY Anne-Marie, 1984. *Les Gourounsi de Haute-Volta, conquête et colonisation (1886 –1933)*, Franz Steiner Verlag Wiesbaden G.M.B.H, Stuttgart.

DUVAL Maurice, 1986. *Un totalitarisme sans État, Essai d'anthropologie politique à partir d'un village burkinabè*, L'Harmattan, Paris.

GOMGNIMBOU Moustapha, 1989, « Brève histoire de la pénétration de l'islam dans le pays kassena du Burkina : Région de Pô », in *Publications scientifiques*, Revue Trimestrielle de la Recherche au Burkina, CNRST-INSS, Vol XIX n° 3, juillet-septembre 1989, Ouagadougou, pp 1-11.

GOMGNIMBOU Moustapha, 1994, « L'invasion zaberma du pays Kassena », in *Cahiers du CERLESHS* N° 11, Université de Ouagadougou, pp. 246-289.

GOMGNIMBOU Moustapha, 2001, « L'esclavage au Kasongo précolonial », in *Cahiers du CERLESHS*, 1^{er} numéro spécial, séminaire sur les sociétés du Burkina Faso au temps de l'esclavage, 15-16 janvier 1999, Université de Ouagadougou, pp. 33-55.

GOMGNIMBOU Moustapha, 2004. *Le Kasongo (Burkina Faso-Ghana) des origines à la conquête coloniale*. Lomé, Université de Lomé, Thèse de doctorat d'État.

KAMBOU-FERRAND, J-M. 1993. *Peuples voltaïques et conquête coloniale (1885– 1914)*, L'Harmattan, Paris.

KIETHEGA Jean Baptiste, 1983. *L'or de la volta noire*, Karthala, Paris.

KOUANDA Assimi, 1984. *Les Yarse : fonction commerciale, religieuse et légitimité culturelle dans le pays moaga (évolution historique)*, Paris, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, thèse de doctorat de troisième cycle.

MEILLASSOUX Claude (dir.), 1975. *L'esclavage en Afrique précoloniale*, François Maspero, Paris.

MERLET Annie, 1995. *Textes anciens sur le Burkina (1853-1897), découvertes du Burkina*, SEPIA-A.D.D.B, Paris-Ouagadougou.

OUEDRAOGO Wendlarima Hyacinthe, 2018. *Le pays nuni (Sud de l'actuel Burkina Faso) des origines à 1960*. Ouagadougou, Université Joseph-Ki Zerbo, thèse de doctorat unique.

OUEDRAOGO Wendlarima Hyacinthe, 2020, « L'invasion Zaberma du pays Sissala dans la seconde moitié du XIXe siècle (1860-1896) », in *Folofolo, Revue des sciences humaines et des civilisations africaines*, juin 2020, pp. 99–114.

TAUXIER Louis, 1912. *Le Noir du Soudan-pays Mossi et Gourounsi*. Documents et analyses, Emile Larose, Paris.

TAUXIER Louis, 1924. *Nouvelles notes sur le Mossi et le Gourounsi*, Emile Larose, Paris.

YAGO Ousmane, 1985. *Essai sur l'architecture militaire en pays nouna et sissala (région de Léo)*, Ouagadougou, Université de Ouagadougou, mémoire de maîtrise.